



**Lois Lowry**  
*Le fils*

## *Le livre*

Les pêcheurs l'ont surnommée Claire de l'eau. Quand ils l'ont arrachée aux flots et ramenée au village, la jeune naufragée ne se souvenait de rien, sauf de son prénom.

Personne ne sait qu'elle a grandi dans la communauté, une société où les couleurs n'existent pas et où les émotions sont interdites. Personne ne peut imaginer qu'elle a été programmée pour être mère porteuse, qu'elle a été inséminée à l'âge de quatorze ans, qu'elle a eu un fils, qu'on le lui a arraché.

Depuis, Claire n'a plus jamais été la même, obsédée par cet enfant qu'elle a tenu une seule fois dans ses bras, hantée par ses boucles blondes et ses yeux clairs.

Elle fera tout pour retrouver son fils, jusqu'à accepter un terrible sacrifice...

## *L'autrice*

Lois Lowry est née en 1937 à Honolulu, dans l'île d'Hawaï. Elle vit entre Boston et une vieille ferme à la campagne. Avant de se consacrer entièrement à son métier d'écrivain, elle a travaillé comme journaliste indépendante et photographe. Son amour pour les enfants l'a poussée tout naturellement à écrire pour eux.

Elle a signé plus de trente livres pour la jeunesse et nombreux sont ceux qui ont été récompensés et traduits dans plusieurs langues. Certains ont même donné lieu à des adaptations cinématographiques : c'est le cas du *Passeur*. Le livre, publié en 1993, a connu un immense succès et a été transposé au cinéma en 2014.

Avec *Le fils*, Lois Lowry clôt le cycle du *Passeur* entamé en 1993 et publié avec un immense succès dans le monde

entier. Elle a fait la une du *New York Times Book Review* lors de la sortie du *Fils* en octobre 2012 aux États-Unis. C'était la première fois qu'une autrice jeunesse faisait la une depuis J. K. Rowling.

Lois Lowry

# Le fils

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Frédérique Pressmann

*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*À la mémoire de Martin*

LIVRE PREMIER

AVANT

La jeune fille eut un mouvement de recul quand ils lui posèrent le masque en cuir sur les yeux. Cela lui paraissait grotesque et inutile mais elle ne protesta pas. C'était la procédure. Elle le savait. Une autre réceptacle le lui avait raconté un mois plus tôt, à l'heure du déjeuner.

– Un masque ? avait-elle demandé, étonnée, presque amusée par l'image étrange. À quoi ça sert ?

– En fait, ce n'est pas vraiment un masque, s'était reprise la jeune femme assise à sa gauche en engouffrant une bouchée de salade. C'est un bandeau.

Elle chuchotait. Les jeunes filles n'étaient pas censées discuter de ce genre de choses.

– Un bandeau? s’était-elle exclamée, avant d’éclater de rire. Dis donc, j’ai beaucoup de conversation aujourd’hui, je passe mon temps à répéter ce que tu dis. Mais enfin, pourquoi un bandeau?

– Ils ne veulent pas que tu voies le produit sortir de ton ventre, répondit la fille en pointant son propre abdomen distendu. Quand tu accouches.

– Tu as déjà produit, non?

– Deux fois, acquiesça la fille.

– C’est comment?

La question était un peu idiote, elle s’en rendait compte elle-même. Elles avaient suivi des cours, étudié des schémas, reçu des instructions. Pourtant, ce n’était pas la même chose que d’en entendre parler par quelqu’un qui avait vécu l’expérience. Et puisqu’elles avaient déjà enfreint le règlement en abordant le sujet, autant poser directement la question.

– C’est plus facile la deuxième fois. Ça fait moins mal.

Comme elle restait silencieuse, l’autre fille reprit d’un air interloqué :

– Personne ne t’a dit que ça faisait mal?

– Ils ont parlé de «gêne».



L'autre fille émit un petit rire sarcastique.

– Très bien, s'ils veulent appeler ça comme ça. Il n'y a pas autant de « gêne » la seconde fois. Et ça va plus vite.

« RÉCEPTACLES? RÉCEPTACLES! » La voix de la matrone, dans le haut-parleur, était sévère. « SURVEILLEZ VOS CONVERSATIONS, S'IL VOUS PLAÎT! VOUS CONNAISSEZ LES RÈGLES! »

Les deux jeunes filles se turent aussitôt, prenant conscience que leur discussion avait été retransmise par les micros logés dans les murs du réfectoire. D'autres filles se mirent à glousser. Elles avaient dû enfreindre le règlement, elles aussi. Il y avait si peu de sujets de conversation. Ce processus – leur travail, leur mission – était la seule chose qu'elles avaient en commun. Toutefois, après le sévère rappel à l'ordre, on parla d'autre chose.

Elle reprit une cuillerée de soupe. La nourriture, dans la résidence des mères porteuses, était toujours abondante et délicieuse. Les réceptacles étaient méticuleusement nourries. Certes, dans cette communauté où elle avait grandi, elle avait toujours mangé à sa faim. Les repas étaient livrés

tous les jours à son habitation. Mais quand elle avait été sélectionnée pour être mère porteuse, à l'âge de douze ans, sa vie avait pris un cours différent.

Cela s'était fait peu à peu. À l'école, dans les matières scolaires – maths, physique, droit – on lui en demandait moins. Moins d'interrogations, moins de lecture. Les profs faisaient de moins en moins attention à elle.

On leur avait ajouté des cours de nutrition et de santé, et elles passaient davantage de temps dehors à faire de l'exercice. Son alimentation avait été enrichie en vitamines. Son corps avait été examiné, testé et préparé pour sa mission. Après cette année de transition et quelques mois encore, on avait décrété qu'elle était prête. Elle avait reçu la consigne de quitter l'habitation familiale et de rejoindre la résidence des mères porteuses.

Déménager d'un endroit à l'autre au sein de la communauté n'était guère compliqué. Elle ne possédait aucune affaire. Ses vêtements étaient lavés et distribués par la réserve centrale. Ses livres seraient repris par l'école et serviraient à un autre enfant l'année suivante. Le vélo avec lequel elle

se rendait à l'école depuis de nombreuses années serait récupéré et remis à neuf avant d'être redonné à un enfant plus jeune.

La veille de son départ de l'habitation, on avait fêté ça. Son frère, de six ans plus âgé, avait déjà rejoint le Centre de la justice pour suivre sa formation. Ils ne le voyaient plus que lors des réunions publiques; c'était devenu un étranger. Si bien que pour son dîner d'adieu ils n'étaient que trois, elle-même et le couple parental qui l'avait élevée. Ils évoquèrent quelques souvenirs, quelques anecdotes amusantes de son enfance; la fois où elle avait jeté ses chaussures dans un buisson et était rentrée du Centre des enfants pieds nus. On avait ri et elle les avait remerciés de l'avoir élevée.

– Ça ne vous ennuie pas que je devienne mère porteuse? avait-elle demandé.

Pour sa part, elle avait espéré une affectation plus prestigieuse. Quand son frère avait reçu son attribution – elle n'avait alors que six ans – ils avaient tous été très fiers. Le Centre de la justice était réservé aux individus dotés de la plus grande intelligence. Mais elle n'avait jamais été très bonne en classe.

– Non, répondit son père. Nous faisons confiance au jugement des sages du Comité. Ils savent pour quoi tu es faite.

– Et c'est très important, mère porteuse, avait ajouté sa mère. Sans mère porteuse, aucun de nous ne serait là!

Puis ils lui avaient souhaité le meilleur pour son avenir. Leur vie à eux aussi allait changer; ils ne seraient plus parents et devraient bientôt emménager dans le secteur réservé aux adultes-sans-enfants.

Le jour suivant, elle s'était rendue à pied, seule, à la résidence qui jouxtait l'Unité des naissances et s'était installée dans la petite chambre qu'on lui avait assignée. Depuis sa fenêtre, elle voyait son ancienne école et la cour de récréation attenante. Au loin, elle apercevait la rivière qui marquait la limite de la communauté.

Finalement, après plusieurs semaines, le temps de prendre ses marques et de se faire des amies parmi les autres filles, elle avait été convoquée pour l'insémination. Comme elle ne savait pas à quoi s'attendre, elle était un peu inquiète. Mais une fois la procédure terminée, elle s'était sen-

tie soulagée: cela s'était passé rapidement et sans douleur.

– C'est tout? demanda-t-elle, surprise, quand le technicien lui fit signe de se relever de la table d'examen.

– C'est tout. Reviens la semaine prochaine pour le test et la certification.

Elle avait ri nerveusement. Elle aurait bien aimé qu'on explique les choses plus clairement dans le dossier d'instructions qu'on lui avait remis lors de sa sélection.

– Qu'est-ce que ça veut dire, «certification»?

Le travailleur rangeait ses instruments et avait l'air un peu pressé. Sans doute d'autres filles attendaient-elles leur tour.

– Une fois qu'on est sûr que l'insémination a pris, répondit-il d'un ton impatient, tu deviens une réceptacle certifiée. Autre chose? avait-il demandé en se retournant avant de partir. Non? Tu peux y aller, alors.

\*  
\* \*

Tout cela semblait si proche. Et voilà qu'elle

était là, neuf mois plus tard, un bandeau sur les yeux. La gêne avait commencé à se faire sentir quelques heures plus tôt, par intermittence ; maintenant, cela n'arrêtait plus. Elle respira profondément, comme on le lui avait indiqué. C'était difficile, avec ce bandeau qui couvrait en partie le nez et lui tenait chaud. Elle s'efforça de se détendre. D'inspirer et d'expirer. D'oublier la gêne... *Non*, pensa-t-elle. *Ce n'est pas de la gêne. Ça fait mal. Vraiment mal.* Rassemblant ses forces en vue de la tâche qui l'attendait, elle gémit doucement, se cambra et s'abandonna à l'obscurité.

Elle s'appelait Claire. Elle avait quatorze ans.

Ils s'étaient massés autour d'elle. Elle entendait leur conversation, quand elle parvenait à se concentrer sur autre chose que la douleur. Ils parlaient d'un ton rapide. Quelque chose n'allait pas.

Ils n'arrêtaient pas de poser sur son corps leurs instruments métalliques et froids. On lui passa un brassard qu'on gonfla, puis quelqu'un apposa un disque froid à cet endroit, au niveau du coude. On appliqua un autre outil sur son ventre distendu. Elle suffoqua, submergée par une nouvelle vague de douleur. Ses mains étaient attachées de chaque côté du lit. Elle ne pouvait pas bouger.

Tout cela était-il normal? Elle voulut poser la question, mais sa voix était trop faible, bredouillante, apeurée, et personne ne l'entendit.

– Aidez-moi, geignit-elle.

Mais elle comprit que leur attention ne portait pas sur elle, pas vraiment. C'était pour le produit qu'ils s'inquiétaient. Leurs mains, leurs outils s'affairaient sur son ventre. Cela faisait des heures maintenant que tout avait commencé, avec les premiers élancements, puis la douleur récurrente, de plus en plus grande, puis, plus tard, la mise en place du masque.

– Endormez-la. On va devoir aller le chercher.

La voix, autoritaire, était clairement celle d'un responsable.

– Vite.

Il y avait une forme d'urgence dans cette voix qui la saisit.

– Respire profondément, lui dit-on en lui glissant quelque chose de caoutchouteux sous le masque, en direction de son nez.

Elle respira. Elle n'avait pas le choix, sinon elle aurait suffoqué. L'odeur était sucrée, désagréable, mais immédiatement la douleur diminua, ses pensées se calmèrent et tout son être partit à la dérive. Sa dernière sensation fut que quelque chose entamait sa chair au niveau de son ventre, sans lui faire mal. On la découpait.



\*  
\* \*

En s'éveillant, elle découvrit une nouvelle forme de douleur. Ce n'était plus la souffrance aiguë et lancinante mais un mal profond, diffus. Elle ne se sentait plus maintenue et s'aperçut qu'on lui avait libéré les poignets. Elle était toujours allongée sur le lit, sous une couverture chaude. Des barrières métalliques avaient été redressées de part et d'autre du lit pour éviter qu'elle ne tombe. La pièce était vide maintenant. Pas d'infirmiers, pas de techniciens, plus d'instruments. Juste Claire, seule. Elle tourna la tête avec précaution, son regard balaya l'espace vacant, puis elle essaya de se redresser mais fut obligée d'abandonner à cause de la douleur. À défaut de pouvoir regarder ce qui se passait, elle porta doucement la main jusqu'à son ventre si dur, si gros. Il était plat désormais sous les bandages, et très douloureux. C'était pour lui retirer le produit qu'on l'avait découpée.

Et il lui manquait. Un terrible sentiment de perte l'envahit.

\*  
\* \*

– On t’a décertifiée.

Trois semaines s’étaient écoulées. Elle avait passé une semaine de convalescence à l’Unité des naissances, où l’équipe s’était occupée d’elle, l’avait soignée, dorlotée même. Mais quelque chose clochait. Certes, il y avait là d’autres jeunes filles en convalescence elles aussi, avec qui elle pouvait deviser agréablement; on plaisantait un peu sur le fait d’être redevenues minces. Les corps, y compris le sien, étaient massés chaque matin et l’équipe leur faisait faire de la gymnastique douce. Mais Claire récupérait plus lentement que les autres, car elle avait gardé une cicatrice et les autres non.

Au bout d’une semaine, on les transféra dans un lieu transitoire où elles passèrent le temps à jouer à des jeux et bavarder entre elles, et deux semaines plus tard elles rejoignirent l’ensemble des réceptacles. Elles retrouvèrent la résidence, leurs anciennes camarades – dont beaucoup avaient grossi entre-temps – et reprirent leur place au sein du groupe. Elles se ressemblaient toutes avec leurs blouses informes et leurs coupes de cheveux

identiques, mais leurs personnalités permettaient de les distinguer. Il y avait Nadia, drôle, toujours en train de plaisanter; Miriam, grave et timide; Suzanne, organisée et efficace.

Au retour des réceptacles après la production, on parla étonnamment peu de la tâche qu'elles venaient d'accomplir. « Comment ça s'est passé ? » demandait l'une, à quoi répondaient un haussement d'épaules et un vague : « Ça va, plutôt facile », ou bien : « Pas trop mal », accompagné d'une grimace désabusée qui indiquait que cela n'avait pas été de tout repos.

– Je suis contente que tu sois revenue.

– Merci. Comment ça s'est passé ici pendant que j'étais partie ?

– Comme d'hab. Il y a deux nouvelles réceptacles qui viennent d'arriver. Et Nancy est partie.

– Qu'est-ce qu'on lui a donné ?

– La ferme.

– Tant mieux. C'est ce qu'elle voulait.

C'était des conversations légères, sans conséquence. Nancy avait livré son troisième produit peu de temps auparavant. Après le troisième, les réceptacles étaient redirigées vers de nouvelles

affectations. La ferme. L'usine de vêtements. La livraison des repas.

Claire se rappelait que Nancy espérait se retrouver à la ferme. Elle aimait le plein air et une amie à elle y avait été affectée quelques mois plus tôt. L'idée de passer le reste de sa vie professionnelle en compagnie de quelqu'un qu'elle appréciait lui plaisait bien. Claire était contente pour elle.

Mais elle avait des craintes concernant son propre avenir. Bien qu'elle n'eût que des bribes de souvenirs de la production, elle savait que ça s'était mal passé. Elle était la seule à avoir gardé une cicatrice. Elle avait timidement essayé d'interroger les autres, celles qui avaient produit plus d'une fois. Mais elles paraissaient choquées, troublées par ses questions.

– Est-ce que ton ventre est encore sensible ? chuchota Claire un matin à Miriam, qui avait produit en même temps qu'elle.

– Sensible ? Non, avait répondu Miriam, assise près d'elle à la table du petit déjeuner.

– Moi oui, à l'endroit de la cicatrice. Quand j'appuie dessus, avait ajouté Claire en posant doucement la main sur son abdomen.

– La cicatrice? (Miriam fit une grimace.) J’ai pas de cicatrice, moi.

Elle se détourna et alla se joindre à une autre conversation.

Claire essaya encore, interrogeant d’autres réceptacles avec précaution. Mais aucune n’avait de cicatrice. Aucune n’avait de plaie. Au bout d’un moment, la douleur s’estompa et Claire tenta d’évacuer le sentiment inconfortable que quelque chose avait mal tourné.

Puis on la convoqua. La voix du haut-parleur l’interpella un midi alors que les réceptacles étaient au réfectoire. « CLAIRE, TU ES ATTENDUE AU BUREAU IMMÉDIATEMENT APRÈS LE DÉJEUNER. »

Troublée, Claire regarda autour d’elle. De l’autre côté de la table se trouvait Elissa, une bonne amie à elle. Elles avaient le même âge et se connaissaient depuis la petite école. Mais Elissa était arrivée ici depuis moins longtemps et n’avait pas été inséminée aussi vite que Claire. Elle en était au début de sa première production.

– Qu’est-ce que ça veut dire? demanda Elissa après avoir entendu la directive.

– Je ne sais pas.

– T’as fait quelque chose de mal ?

Claire fronça les sourcils.

– Je ne crois pas. Peut-être que j’ai oublié de ranger mon linge.

– Ils ne t’appelleraient pas pour ça, quand même ?

– Ça m’étonnerait, c’est vraiment pas grand-chose.

– Enfin, déclara Elissa en se mettant à empiler ses assiettes sales, tu le sauras bien assez vite. C’est sûrement rien. À plus tard !

Et elle laissa Claire seule à la table.

Mais ce n’était pas rien. Debout devant le Comité, effarée, Claire prit connaissance de leur décision. Elle était décertifiée.

– Rassemble tes affaires, lui dirent-ils. Tu seras transférée cet après-midi.

– Pourquoi ? demanda-t-elle. Est-ce que c’est parce que... j’ai bien compris que quelque chose s’était mal passé, mais...

Ils lui répondirent gentiment.

– Ce n’est pas ta faute.

– Qu’est-ce qui n’est pas ma faute ? poursuivit-

elle, consciente qu'elle n'aurait pas dû insister mais incapable de s'en empêcher. Est-ce que vous pourriez juste m'expliquer...

Le responsable du Comité haussa les épaules.

– Ce genre de choses arrive. Un problème physique. On aurait dû le détecter plus tôt. Tu n'aurais pas dû être inséminée. Qui était ton premier examinateur?

– Une femme, je ne me souviens plus de son nom.

– On la retrouvera. Espérons que c'était sa première erreur, elle aura une seconde chance.

Ils lui firent signe de partir, mais, arrivée à la porte, elle se retourna car elle ne pouvait pas ne pas poser la question :

– Et mon produit?

Le responsable la regarda d'un air dur puis il se radoucit. Il se tourna vers une autre membre du Comité qui était assise près de lui et d'un signe de tête lui indiqua la pile de papiers pour qu'elle y recherche l'information.

– De quel numéro s'agit-il? demanda la femme, mais il ne répondit pas. Bon, je vais chercher par nom. Tu es bien Claire?

Comme s'ils ne le savaient pas. Ils l'avaient fait appeler par son nom au réfectoire. Mais elle acquiesça.

La femme fit glisser son doigt le long de la page.

– Oui, tu es là. Claire : produit numéro trente-six. Ah oui, je vois les remarques concernant les complications...

Elle releva la tête. Claire porta instinctivement la main à son ventre. La femme reposa la feuille sur la pile dont elle tapota les côtés pour la redresser.

– Le petit va bien.

Le responsable lui lança un regard noir.

– Euh, je veux dire le produit, le produit va bien. Les complications médicales ne l'ont pas affecté. Et toi aussi Claire, ajouta-t-elle d'un ton affable, tout va bien aller pour toi.

– Où est-ce qu'on me transfère ? demanda Claire, subitement inquiète.

On ne lui avait pas encore dit qu'elle était réaffectée ailleurs, juste qu'on l'avait décertifiée. Elle ne serait plus mère porteuse. C'était normal. Son corps n'avait pas bien rempli cette fonction. Et si les gens décertifiés étaient simplement élargis, comme cela arrivait souvent en cas d'échec ?



La réponse fut rassurante.

– À l'Alevinière. Ils ont besoin d'aide là-bas, ils manquent de main-d'œuvre. Ta formation démarre demain matin. Heureusement, tu as l'esprit vif.

D'un geste de la main, le responsable la congédia définitivement et Claire rentra à la résidence pour récupérer ses affaires. C'était l'heure de la sieste. Derrière les portes closes de leurs petites cellules, les autres réceptacles dormaient.

*Le petit*, pensa-t-elle en rassemblant ses quelques possessions. *C'était un petit. J'ai produit un garçon. J'ai eu un fils.* De nouveau, le sentiment de perte l'envahit.

– On va t’attribuer une bicyclette.

L’homme – sur son badge était écrit «Dimitri, responsable Alevinière» – lui montra d’un geste la zone où les vélos étaient garés, les uns à côté des autres. Il était venu l’accueillir à la porte. Visiblement, il était prévenu de son arrivée.

Claire acquiesça. Depuis plus d’un an qu’elle vivait confinée dans l’Unité des naissances et ses environs, elle n’avait pas eu besoin de moyen de transport. Et elle s’était rendue à l’Alevinière à pied, en portant le petit carton qui contenait ses affaires, depuis la zone de l’Unité des naissances jusqu’au nord-est de la communauté. Ce n’était pas loin et elle connaissait le chemin mais, après tout ce temps en recluse, tout lui avait paru nouveau, étrange. Elle était passée devant l’école et

avait vu les enfants en train de faire de la gym dans la cour de récréation. Aucun ne l'avait reconnue, apparemment, mais ils avaient tous regardé avec curiosité cette jeune femme qui marchait sur le chemin en pleine journée. C'était une chose inhabituelle. La plupart des gens étaient au travail. Ceux qui devaient se déplacer se rendaient d'un immeuble à l'autre à vélo. Personne n'allait à pied. Une petite fille dont les cheveux étaient retenus par des rubans lui adressa un grand sourire et, interrompant ses exercices, lui fit un petit geste de la main. Claire lui rendit son sourire, repensant à l'époque où elle aussi portait des rubans, mais l'enseignant d'un ton sec rappela l'enfant à l'ordre. Avec une grimace, la petite fille se détourna et reprit sa série de mouvements.

De l'autre côté de la place Centrale, dans la zone des habitations, Claire aperçut la petite maison où elle avait grandi. D'autres gens devaient y habiter, désormais, des couples nouvellement désignés, peut-être en attente de...

Elle détourna les yeux en passant devant le Centre nourricier. C'était là qu'on amenait les produits après leur naissance. En groupe généralement.

Le plus souvent à l'aube. Un matin très tôt, alors qu'elle n'arrivait pas à dormir et regardait par la fenêtre de sa petite cellule, elle avait vu charger quatre produits dans une carriole reliée à une bicyclette. Après avoir vérifié que les couffins étaient bien attachés, l'aide-soignant avait enfourché le vélo en direction du Centre nourricier où il devait livrer sa cargaison.

Elle se demanda si son propre produit, son garçon, le numéro trente-six, avait déjà été livré au Centre nourricier. Claire savait qu'ils attendaient un certain temps – des jours, parfois des semaines, le temps d'être sûr que tout allait bien, que les produits étaient en bonne santé – avant de les transférer.

Bon, soupira-t-elle. Il était temps de passer à autre chose. Elle poursuivit sa route, passa devant le bâtiment du Centre de la justice. Peter, qui était autrefois un grand frère taquin, se trouvait désormais à l'intérieur en train de travailler. S'il levait la tête et apercevait par la fenêtre cette jeune femme en train d'avancer lentement sur le chemin, reconnaîtrait-il Claire? Et si oui, en aurait-il quelque chose à faire?

Elle dépassa la Maison des sages, l'endroit où vivaient et étudiaient les membres du Comité de gouvernement, dépassa de petits bâtiments, l'atelier de réparation des vélos. Maintenant, elle apercevait la rivière qui bordait la communauté, ses eaux sombres et bouillonnantes qui ici et là accrochaient de l'écume aux rochers. Claire avait toujours eu peur de la rivière. Quand ils étaient enfants, on les avait mis en garde contre le danger qu'elle constituait. On parlait d'un jeune garçon qui s'y était noyé. Des rumeurs, probablement fausses, faisaient état de citoyens qui l'auraient traversée à la nage, ou même auraient franchi à pied le grand pont interdit pour disparaître dans les terres inconnues qui se trouvaient au-delà. Mais elle était fascinée aussi par son murmure constant, son mouvement, son mystère.

Claire traversa la piste cyclable, après avoir poliment laissé passer deux jeunes femmes à vélo. À sa gauche, elle apercevait les bassins à poissons. Elle se souvint qu'enfant, avec ses camarades, elle aimait venir contempler les petites créatures argentées.

Désormais, c'est ici qu'elle allait travailler, à

l'Alevinière. Et habiter aussi, sans doute, du moins jusqu'à... Jusqu'à quoi? Les habitations étaient octroyées aux citoyens à qui on attribuait un conjoint. Les mères porteuses n'avaient jamais de conjoints, donc jusqu'ici elle n'y avait pas pensé. Et maintenant? Pouvait-elle postuler pour un conjoint et, plus tard, pour...? Claire soupira. Ces pensées semaient le trouble et la confusion dans son esprit. Elle s'éloigna des bassins et se rendit à la porte du bâtiment central où elle fut accueillie par Dimitri.

\*  
\* \*

Ce soir-là, seule dans la petite chambre qu'on lui avait assignée, Claire regarda par la fenêtre les eaux tumultueuses de la rivière. Elle bâilla. La journée avait été longue. Elle s'était réveillée ce matin dans son cadre habituel, celui où elle vivait depuis de nombreux mois, mais à l'heure du déjeuner tout avait basculé. Elle n'avait pas eu l'occasion de dire au revoir à ses amies, les autres réceptacles. Celles-ci devaient se demander où elle était passée mais l'oublieraient sans doute bientôt.

Claire avait pris place dans ce nouveau lieu, on lui avait donné un badge et on l'avait présentée aux autres travailleurs. Ils avaient l'air plutôt sympathiques. Certains, plus âgés qu'elle, rejoignaient conjoint et habitation à la fin de la journée de travail. D'autres, comme elle, vivaient ici dans des chambres réparties le long d'un couloir. L'une d'eux, Heather, avait été douze-ans en même temps que Claire et avait reçu son attribution lors de la même cérémonie. Elle se rappelait sûrement que Claire avait été nommée mère porteuse. Son regard s'était attardé sur elle au moment des présentations, mais Heather n'avait rien dit. Claire non plus. En réalité, il n'y avait pas grand-chose à dire.

Heather et les autres jeunes travailleurs deviendraient sans doute pour elle des espèces d'amis. Ils s'assiéraient à la même table pour déjeuner et se rendraient ensemble aux cérémonies de la communauté. Au bout d'un moment, ils partageraient les mêmes blagues, des blagues sur les poissons sans doute, qui les feraient tous rire. C'est ainsi que cela s'était passé avec les autres réceptacles, et Claire s'aperçut que cette camaraderie tranquille lui manquait déjà. Mais elle s'adapterait à son

nouveau lieu. Tout le monde l'avait accueillie chaleureusement et l'avait assurée que son aide serait la bienvenue.

Le travail ne serait pas difficile. Elle avait pu observer les laborantins, vêtus de blouses et portant des gants, qui extrayaient les œufs de ce qu'ils appelaient les reproductrices, des poissons femelles sous anesthésie. C'était un peu comme appuyer sur un tube de dentifrice, avait-elle pensé, amusée. À côté, d'autres laborantins faisaient sortir d'un mâle une substance qu'ils appelaient « laitance ». Puis ils avaient ajouté cette chose laiteuse à la boîte qui contenait les œufs frais. Il fallait respecter très précisément les délais, lui avait-on expliqué. Et que tout soit aseptisé. Ils redoutaient les bactéries et la contamination. La température aussi était importante. Tout devait être contrôlé avec soin.

Dans une autre pièce éclairée par une faible lumière rouge, elle avait observé une autre travailleuse munie de gants qui vérifiait les plateaux d'œufs fertilisés.

– Tu vois ces petits points ? avait demandé la fille en désignant le plateau recouvert de petites billes d'un rose brillant.



En se rapprochant, Claire avait distingué deux points noirs sur la plupart d'entre eux.

– Ce sont les yeux, reprit la fille.

– Oh!

Claire était stupéfaite que si jeunes, alors qu'ils n'étaient pas même encore poissons, ils fussent déjà dotés d'yeux.

– Tu vois celui-là? demanda la fille en pointant un œuf terne et sans yeux. Il est mort.

Elle le ramassa délicatement à l'aide d'une pince et le jeta dans l'évier. Puis elle reposa le plateau sur ses rails et en prit un autre.

– Pourquoi il est mort? demanda Claire.

Elle s'aperçut qu'elle chuchotait. La pièce était tellement sombre, tranquille et fraîche, qu'elle avait baissé spontanément la voix. Mais la travailleuse reprit d'une voix normale, très détachée :

– Je ne sais pas. L'insémination n'a pas dû marcher.

Elle haussa les épaules et retira un autre œuf mort du deuxième plateau.

– Il faut les retirer pour qu'ils ne contaminent pas les œufs sains. Je les vérifie tous les jours.

Claire ressentit un vague malaise. *L'insémination*

*n'a pas dû marcher.* Était-ce cela qui lui était arrivé à elle aussi? Son produit, tel l'œuf décoloré et sans yeux, avait-il été jeté quelque part? Mais non. On lui avait dit que le numéro trente-six «allait bien». Elle essaya de mettre de côté ces pensées perturbatrices et de se concentrer sur les explications de la travailleuse.

La porte s'ouvrit: c'était Dimitri, le responsable.

– Claire? Je voudrais te montrer le réfectoire. Et ton emploi du temps est presque prêt.

Elle poursuivit donc sa visite des lieux. On lui expliqua en quoi consisterait son travail du lendemain – du nettoyage principalement, tout devait être immaculé –, et plus tard elle dîna avec un groupe de travailleurs qui vivaient, comme elle désormais, à l'Alevinière. Ils discutèrent de ce qu'ils avaient fait pendant leur quartier libre. Tous les jours, ils disposaient d'une heure pendant laquelle ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. L'un d'eux évoqua une promenade à vélo et un pique-nique au bord de la rivière; apparemment, les cuisiniers pouvaient préparer des paniers-repas si on les prévenait. Deux jeunes gens avaient fait

une partie de ballon. Une autre avait regardé des ouvriers qui réparaient le pont. La conversation était futile mais agréable et elle permit à Claire de prendre conscience qu'elle était plus libre désormais qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Elle pourrait aller se promener un jour après le déjeuner, pensa-t-elle, ou bien dans la soirée.

Plus tard, dans sa chambre, elle réfléchit à ce qu'elle voulait vraiment faire quand elle aurait du temps. Ce n'était pas une promenade ordinaire. Elle voulait tenter de retrouver Sophia, une fille de son âge, une fille qui avait eu douze ans en même temps qu'elle. Elles n'étaient pas particulièrement amies, juste des connaissances, des camarades d'école nées la même année. Mais le jour de la cérémonie des douze-ans, elles étaient assises côte à côte.

«Mère porteuse», avait annoncé la grande sage quand le tour de Claire était arrivé. Elle s'était levée, avait serré la main de la grande sage, souri poliment en direction du public, pris son dossier d'attribution, et était retournée s'asseoir à sa place. Sophia ensuite s'était mise debout.

«Nourricière», avait décrété la grande sage.

À l'époque, cela ne disait pas grand-chose à

Claire. Mais maintenant, cela signifiait que Sophia, qui entre-temps avait dû terminer sa formation, travaillait au Centre nourricier, là où le produit de Claire – son enfant, son petit – mangeait, dormait, vivait.

\*  
\* \*

Les jours passèrent. Claire attendait le bon moment. En règle générale, les travailleurs prenaient leur quartier libre à deux ou à plusieurs. Si elle était partie seule de son côté, les gens se seraient posé des questions; on aurait commencé à jaser, à évoquer son cas derrière son dos. Elle ne voulait pas de ça. Il fallait qu'ils la considèrent comme une jeune femme sérieuse et responsable, quelqu'un d'ordinaire qui n'avait pas de secrets.

Alors elle attendit, travailla, commença à s'intégrer. Elle se fit des amis. Un jour, à l'heure du déjeuner, elle partit avec plusieurs collègues pique-niquer au bord de la rivière. Ils posèrent leurs vélos contre un arbre, s'assirent sur des roches plates qui affleuraient dans l'herbe haute et déballèrent leurs paniers-repas. Non loin, sur le chemin,

deux jeunes garçons passèrent à bicyclette, riant et gesticulant.

– Regarde, fit l'un des deux en montrant quelque chose sur l'eau. Le bateau de ravitaillement!

Les deux jeunes lâchèrent leurs vélos et dégringolèrent la pente qui menait à la rivière pour observer la péniche qui passait, chargée de containers en bois de tailles diverses.

Rolf, un des collègues de Claire, regarda sa montre puis les garçons.

– Ils vont être en retard à l'école, déclara-t-il d'un ton narquois.

Les autres gloussèrent. Maintenant qu'ils avaient fini leurs études, il leur était facile de rire des règles qu'ils avaient dû respecter pendant toute leur enfance.

– J'ai été en retard, une fois, raconta Claire, parce qu'un travailleur de la voirie s'était coupé la main en taillant les buissons près du Bureau central. Je me suis arrêtée pour regarder les aides-soignants lui bander la main avant de l'emmener à l'infirmerie pour lui faire des points. À une époque, j'espérais être nommée aide-soignante, ajouta-t-elle.

Il y eut un silence embarrassé. Claire ne savait

pas ce que ses collègues connaissaient de son histoire. On avait dû leur fournir une explication pour justifier son arrivée soudaine à l'Alevinière en cours d'année, mais probablement sans leur donner beaucoup de détails. Échouer dans l'attribution qu'on avait reçue et être réaffecté ailleurs avait quelque chose de honteux. Personne n'abordait le sujet, même s'il était au courant. Personne ne posait ce genre de question.

– Le Comité sait ce qu'il fait, déclara sagement Edith en distribuant les sandwiches. De toute façon, notre travail à l'Alevinière est apparenté à la santé, avec tous ces labos et ces procédures.

Claire acquiesça.

– Je n'aurais pas choisi l'Alevinière non plus, compléta Eric, un grand jeune homme. J'espérais être nommé au Centre de la justice.

– Mon frère y est, répondit Claire.

– Ça lui plaît? demanda Eric avec intérêt.

Claire haussa les épaules.

– Je crois. Je ne le vois jamais. Il était plus vieux que moi. Quand il a terminé sa formation, il a quitté l'habitation. Si ça se trouve, il a déjà une conjointe.

– Tu le saurais, fit remarquer Rolf. On assiste à la nomination des couples pendant la cérémonie. J’ai déposé une demande de conjointe, ajouta-t-il. J’ai dû remplir un million de formulaires!

Claire ne leur dit pas qu’elle n’avait pas assisté aux deux dernières cérémonies. Les mères porteuses ne quittaient pas leur unité durant leurs années de production. Claire n’avait jamais vu de réceptacle avant d’en devenir une. Elle ne savait pas, avant de le vivre elle-même, que les femelles humaines grossissaient afin de se reproduire. Personne ne lui avait expliqué ce que signifiait le mot « naissance ».

– Regardez! fit soudain Eric. Le bateau de ravitaillement s’arrête à l’Alevinière. Super! J’attendais ma commande depuis un moment déjà.

Puis il jeta un coup d’œil aux deux jeunes gens qui se trouvaient toujours sur la berge.

– Les garçons!

Ils levèrent le nez vers lui et il désigna d’un geste la montre à son poignet.

– La cloche va sonner d’ici moins de cinq minutes!

À contrecœur, les garçons remontèrent la pente en direction de leurs vélos.

– Merci pour le rappel, dit poliment l'un d'entre eux en passant devant Eric.

– Vous croyez que le bateau sera encore là après l'école? demanda fébrilement le deuxième.

Eric secoua la tête.

– Ils déchargent rapidement.

Le garçon eut l'air déçu.

– J'aimerais bien travailler sur un bateau, dit l'un des deux comme ils relevaient leurs bicyclettes. Je parie qu'ils vont dans des tas d'endroits qu'on connaît même pas. Je parie que si je travaillais sur un bateau de ravitaillement, je pourrais...

– Si on ne revient pas à l'heure, l'interrompit son ami, on ne sera affecté nulle part! Allez, dépêche-toi!

Les garçons enfourchèrent leurs vélos et s'éloignèrent en direction de l'école.

– Je me demande ce qu'il espère voir en travaillant sur un bateau, s'interrogea Rolf.

Ils se mirent à débarrasser le pique-nique et à ranger les restes. Eric replia les serviettes et les rangea dans le panier.

– D'autres lieux, répondit-il. D'autres gens. Les bateaux doivent s'arrêter dans beaucoup d'endroits.



– Ils doivent être tous pareils. Quel intérêt y a-t-il à voir une autre alevinière, une autre école, un autre centre nourricier, un autre...

Edith les interrompt.

– Inutile de se livrer à ces spéculations, déclarat-elle d'un ton bref et formel. Ça ne sert à rien. «Rêvasser» enfreint d'ailleurs très certainement le règlement, même s'il s'agit sans doute d'une transgression bénigne.

Eric leva les yeux au ciel et tendit le panier à Rolf.

– Tiens, mets ça sur ton vélo et rapporte-le, si ça ne t'ennuie pas. Je dois aller faire une course. J'ai dit au chef du labo que j'irais chercher un truc à la Réserve centrale.

Tout en fixant le panier sur son vélo au moyen de ses lanières, Rolf ajouta :

– Quand même, ça doit être sympa de descendre la rivière, juste comme ça. De voir des choses nouvelles. Même si on n'a jamais «rêvassé» à leur sujet! ajouta-t-il d'un ton plaisant.

Edith ignore la remarque.

– Ça pourrait être dangereux, fit remarquer Eric. L'eau est profonde.

Il jeta un regard circulaire pour s'assurer que rien n'avait été oublié.

– Vous êtes prêts à y aller?

Claire et Edith acquiescèrent et s'engagèrent sur le chemin. Eric leur fit un signe de la main et partit de son côté.

Même si cela enfreignait le règlement et constituait une transgression, ce qui serait dur à prouver sans étudier en détail le gros livre des règles qui se trouvait dans le hall de l'Alevinière – des pages et des pages de petits caractères que personne ne prenait jamais la peine de consulter, d'après ce que Claire avait pu constater –, personne ne pouvait être pris en flagrant délit de rêvasserie, pensait-elle. C'était une chose invisible, comme un secret. Elle-même passait beaucoup de temps à ça, rêvasser.

Tout en pédalant sur le chemin du retour, elle s'entraîna en silence à répéter d'un ton dégagé : « Je dois aller faire une course. » Elle se vit s'échapper – ça ne prendrait pas longtemps – pour se rendre au Centre nourricier, trouver Sophia et lui poser des questions.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Le passeur*

*Le garçon qui se taisait*

*Passeuse de rêves*

Collection MÉDIUM +

*Messageur*

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium Poche  
© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition française

© 2012, Lois Lowry

Titre de l'édition originale : « Son »

(Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company, New York)

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse : octobre 2014

ISBN 978-2-211-30646-1